

VIDAL CLARAMONTE, María Carmen *África (2018) : La traducción y la(s) historia(s). Nuevas vías para la investigación.* Granada : Comares, 143 p.

Alvaro Faleiros

Volume 64, Number 3, December 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1070548ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1070548ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Faleiros, A. (2019). Review of [VIDAL CLARAMONTE, María Carmen *África (2018) : La traducción y la(s) historia(s). Nuevas vías para la investigación.* Granada : Comares, 143 p.] *Meta*, 64(3), 839–842.
<https://doi.org/10.7202/1070548ar>

- ENJALBERT, Patrice, dir. (2005): *Sémantique et traitement automatique du langage naturel*. Paris: Hermès/Lavoisier.
- FILLMORE, Charles John (1982): *Frame Semantics*. In: LINGUISTIC SOCIETY OF KOREA, dir. *Linguistics in the Morning Calm: Selected Papers from SICOL-1981*. (First Seoul International Conference on Linguistics, Séoul, 29 juillet au 7 août 1981). Séoul: Hanshin, 111-137.
- FUCHS, Catherine, LACHERET-DUJOUR, Anne et VICTORRI, Bernard (1993): *Linguistique et traitement automatique des langues*. Paris: Hachette.
- KURDI, Mohamed-Zakaria (2017): *Traitement automatique des langues et linguistique informatique*. Vol. 1. *Parole, morphologie et syntaxe*. Sciences cognitives. Londres: ISTE Éditions.
- VILLARD, Masako (1989): Traduction automatique et recherche cognitive. *Histoire Épistémologie Langage*. 11(1):55-84.

VIDAL CLARAMONTE, María Carmen África (2018): *La traducción y la(s) historia(s). Nuevas vías para la investigación*. Granada: Comares, 143 p.

Résultat du projet de recherche intitulé «Violencia simbólica y traducción: retos en la representación de identidades fragmentadas en la sociedad global», *La traducción y la(s) historia(s). Nuevas vías para la investigación* réunit les plus récentes réflexions d'África Vidal. Comme l'affirme Edwin Gentzler dans la présentation du livre, il s'agit d'une étude novatrice faite par l'une des responsables du «power turn» en traductologie qui, cette fois, amplifie considérablement ce paradigme. L'étude a sa place parmi celles qui depuis les années 1980 portent sur les rapports entre traduction et pouvoir, comme les travaux de Gayatri Spivak (1988), Paul Bandia (2009) et Georges Bastin (2010, 2011). L'auteur fait entendre les voix des femmes, des immigrants et des autochtones par le biais d'un ensemble de nouvelles méthodologies développées au long de l'ouvrage. Pour ce faire, África Vidal s'appuie sur des historiens tels que Hayden White (1987), Dominick LaCapra (1985) et Alum Munslow (2013). Le livre comporte, à part la préface de Gentzler, six chapitres et une conclusion.

Dans le premier chapitre, «La traducción y el mar de historias», l'auteur part de l'œuvre de Salman Rushdie, *Haroun and the Sea of Stories*, où il compare le monde des récits à l'océan. Comme celui-ci, les narrations sont fluides et se transforment toujours. On se rapproche ainsi d'un contexte épistémologique post-positiviste et d'une conception ouverte de l'histoire. L'idée de simulacre de Baudrillard, pour qui «la réalité est un reflet du réel», c'est-à-dire la réalité

est une construction, permet à África Vidal de penser la traduction comme un médium pour le changement politique, social ou culturel. D'où son importance pour d'autres disciplines, comme l'histoire, qui, grâce à la traduction, développent d'autres outils d'analyse, menant, selon Backmann-Medick (2009), à une sorte de «translation turn» dans les sciences humaines. Ce rapprochement à l'histoire nous dirige vers une historiographie critique pour laquelle l'histoire est narration. Des auteurs comme Hayden White, Michel Certeau et Dominick LaCapra permettent d'envisager une histoire anti-téléologique, faite de fragments et qui n'accepte pas de hiérarchisation. Ainsi, écrire l'histoire, c'est réécrire des réalités, ce qui ferait de l'historien un traducteur.

Cette conception élargie de la traduction offre la possibilité de voir l'Histoire comme un concept problématique. Dans «La Historia, un concepto problemático», deuxième chapitre du livre, África Vidal nous rappelle que ce n'est qu'au 18^e siècle que l'histoire devient une discipline autonome. En quelques pages, on va de Quintilien et Cicéron, pour qui traduction et narration se confondent, en passant par Durkheim et Benjamin qui mettent en cause l'objectivité scientifique de l'observation du passé, pour arriver à l'histoire critique de Lawrence Stone, Michel de Certeau et Hayden White qui rapprochent à nouveau et de façon décisive histoire et narration. Le rôle central du langage comme espace de construction de l'histoire amène l'auteur au post-structuralisme de Derrida, Barthes et Foucault qui corroborent les principes énoncés par les historiens critiques. On touche ainsi à l'une des questions clés du livre: qui sommes-nous quand nous nous racontons l'histoire? La réponse varie en fonction des contextes, une fois que les représentations qu'on se fait sont le résultat des interprétations que chaque groupe élabore selon ses intérêts.

Le troisième chapitre, «El peligro de una sola historia», est un complément nécessaire au chapitre précédent. On ne peut accepter une conception ouverte de l'histoire sans dénoncer les dangers de l'imposition d'une seule version de l'histoire. Contre l'hégémonie d'une seule interprétation, souvent eurocentrique, África Vidal évoque «la radicalisation des politiques culturelles de la différence», partagée par des courants théoriques aussi diversifiés que l'École de Francfort (Marcuse, Adorno, Horkheimer), les marxismes italien et français (Sartre, Althusser, Gramsci), le structuralisme (Lévi-Strauss, Todorov), le post-structuralisme (Foucault, Derrida, Deleuze), le néo-pragmatisme de Richard Rorty en histoire, ainsi que l'orientalisme de Said ou le féminisme de Cixous. Mais c'est le nouvel historicisme qui va l'intéresser davantage, surtout la microhistoire, spécialement par le fait

d'avoir été utilisée comme point de départ pour la construction d'une nouvelle façon d'écrire l'histoire de la traduction. La microhistoire permet donc de récupérer des voix perdues et des expériences individuelles pour l'élaboration d'une histoire de la traduction plus plurielle (Adamo 2006).

Cette compréhension de l'histoire est inter-prétée à partir des théories postcoloniales, notamment celles de Gayatri Spivak, Bell Hooks, Eric Cheyfitz, Tejaswini Niranjana, Vicente Rafael et Edward Said. De ce dernier, África Vidal reprend « Reflections on exile » et son concept de contre-point. Elle nous rappelle que, d'après Said, l'exilé est la meilleure démonstration que dans notre société cosmopolite il y a toujours au moins deux mélodies, deux histoires, qui résonnent à la fois. Et que l'interaction entre ces voix peut créer des consonances et des dissonances en fonction de la sensibilité de celui qui est à l'écoute. Il ne faut pas oublier que l'interrelation dans un texte contrapuntique est toujours politique. Dans ce contexte, le traducteur est compris comme un agent qui prend position et si l'on est à l'écoute des voix marginales qui ont du mal à se faire entendre, on arrive à une nouvelle conception de la traduction. On n'est plus encadré par le principe d'appropriation, c'est le décentrement qui mène aux autres histoires (Bielsa 2016).

Dans le quatrième chapitre, « La historia de los leones », África Vidal observe les possibilités et les dangers de se raconter d'autres histoires. Il faut d'abord prendre en considération que traduire, c'est prendre la parole de l'autre, et qu'un traducteur ou chercheur qui parle de l'autre finit par s'approprier cette voix. Ce qui importe, c'est de trouver d'autres stratégies pour donner la parole aux exclus et de les faire entendre. Les exemples se multiplient au long du chapitre. On va des auteurs nord-américains John Hershey et Norman Mailer aux Latino-Américains Eduardo Galeano et Elena Poniatowska. On reprend, par exemple, l'article « Hiroshima » de John Hershey publié en 1946 dans lequel il raconte l'histoire par les témoignages des victimes, ou encore le livre *The Armies of the Night* (1968) de Norman Mailer où il décrit l'histoire des manifestations contre la guerre du Vietnam en participant à celles-ci et en recueillant sur place les déclarations des manifestants. Un autre exemple intéressant est le travail plutôt anthropologique d'Elena Poniatowska concernant les histoires orales racontées par ceux qui ont survécu au massacre des étudiants au Mexique en 1968. Dans *La noche de Tlatelolco. Testimonios de historia oral* (1971), Poniatowska transcrit des témoignages auxquels elle ajoute des photos où l'on voit des blessés, des prisonniers et des morts. África Vidal remarque que ce récit a été traduit en anglais et que, malheureusement, le résultat ren-

force les stéréotypes de l'Amérique latine comme un continent violent. L'ajout d'images encore plus explicites du massacre corrobore son argument. Elle analyse aussi le fait que parmi les images ajoutées on trouve un ensemble qui met en relief le rôle des femmes.

Par ailleurs, l'inclusion des catégories de race et de genre dans ces autres histoires est aussi examinée. Le livre explore plusieurs exemples comme *Historia de las mujeres* dirigé par Duby et Perrot, la revue *History and Gender* fondée en 1989, ou encore les travaux des historiennes comme Elisabeth Grosz, Joan Scott et Elaine Showalter. En traductologie, ce sont les travaux canadiens d'auteurs comme Jill Levine et Luise von Flotow. À la fin de ce chapitre, on revient aux mêmes conclusions qu'au chapitre précédent. On considère ainsi, partant de Gloria Anzaldua (1990), qu'il faut réécrire l'histoire en prenant en considération race et genre. Et le plus important, c'est de le faire en ayant conscience que le langage est un instrument de lutte politique, un instrument qui n'est pas celui du pouvoir hégémonique, supposément un langage pur, homogène, universel, mais plutôt un langage métis et hybride. L'image de l'arlequin comme la décrit Michel Serres apparaît enfin comme la personnification des subjectivités hétérogènes et des espaces multiples de notre culture contemporaine.

Le cinquième chapitre, « El historiador como traductor: dos ejemplos », se consacre aux façons dont l'historien traduit les faits qu'il raconte. On revient d'abord à l'importance que le concept de narration a en historiographie pour des chercheurs tels Hayden White, Fredric Jameson et Jonathan Culler pour ensuite introduire l'analyse de Roland Barthes concernant « la nature linguistique du texte historique ». Par le fait d'être linguistique, ce discours historique est une élaboration idéologique ou plutôt, d'après Barthes, « imaginaire », c'est le langage par lequel l'énonciateur d'un discours (entité purement linguistique) « remplit » le sujet de l'énonciation (entité psychologique ou idéologique). Les observations de Pierre Bourdieu sur les re-présentations du réel qui traversent les discours permettent à África Vidal d'affirmer que l'histoire, ou mieux encore, sa re-présentation, est un modèle théorique qui intègre dès le début la traduction, c'est-à-dire, qui est en soi traduction. Elle incorpore ainsi la traduction dans la conceptualisation même de la théorie des champs de Bourdieu. C'est la dilution des frontières entre la traductologie et les autres disciplines, notamment l'histoire, qui est en jeu. Écrire l'histoire, c'est donc traduire, et les re-présentations des faits historiques sont l'espace des enjeux politiques. Pour décrire ces enjeux, l'auteur se base sur les travaux de l'historien et traductologue Vicente Rafael (2016) et de son projet d'écriture de l'histoire du bas vers le haut.

Dans le premier des deux exemples donnés, l'on découvre les tensions et les différences entre les récits concernant la conquête des Amériques des conquérants Bernardino de Sahagún, Cristophe Colomb et Bartolomé de las Casas et les discours qui re-présentent les faits, comme ceux d'Ivan van Sertima, Alejo Carpentier, Howard Zino ou Carlos Fuentes. Ces nouvelles lectures de l'histoire des Amériques sont comprises comme des post-traductions (Genzler 2017), parce qu'elles représenteraient des réécritures en mouvement, qui se transforment à mesure que d'autres disciplines, comme l'histoire, la sociologie ou la philosophie, apportent d'autres façons de voir le monde. Le deuxième exemple reprend les versions officielles de la dictature de Franco en Espagne et les compare aux réécritures élaborées par des chercheurs comme Paul Preston, Ian Gibson et Hugh Thomas. Les enjeux décrits sont examinés à partir précisément de la perspective de la post-traduction. L'auteure reprend les recherches de Luis Suárez sur la période pour identifier ce qu'elle appelle la « complexité ontologique », c'est-à-dire le rapport existant entre le champ et l'habitus pour conclure, avec Bourdieu, que celui qui possède le capital culturel et l'habitus linguistique appropriés finira par être l'interlocuteur dominant, avec plus de force performative, mais les dominés peuvent tout de même produire un contre-discours.

Le dernier chapitre du livre, « Del olvido a la memoria », explore cette perspective. D'après África Vidal, reconnaître l'asymétrie et la différence signifie aussi reconnaître que l'universalisme rend le discours homogène et que, ce faisant, il cache ce que le vainqueur veut rendre invisible. Cette reconnaissance change profondément les questions que le chercheur se pose, ainsi que son concept de fidélité. Les changements épistémologiques impliqués sont nombreux et sont ici illustrés par les approches théoriques en traductologie, par exemple, de Bastin (2017), Tymoczko (2007), Genzler (2015) et Bandia (2009). Cela se produit notamment à partir de la philosophie rhizomique de Deleuze et Guattari pour qui le rhizome est fait de plateaux, de multiplicités interconnectables qui se forment et s'étendent. Pour l'auteur, cette philosophie rhizomique se rapproche aussi considérablement de l'historiographie critique et de la notion du *divers* d'Édouard Glissant. L'importance de la microhistoire est ici encore une fois relevée comme une méthode qui peut aider à expliquer les relations de pouvoir qui traversent les différents discours sur les faits historiques, mais ce qui importe surtout est de comprendre que se tourner vers la microhistoire permet de repérer un ensemble hétérogène de perspectives, qui facilitent la compréhension d'un certain contexte plus complexe et nuancé. Ainsi, des thèmes comme l'altérité, l'idéologie, la manipulation et le pouvoir orientent

ces nouvelles recherches en sciences humaines en général. La permanente réécriture de l'histoire se fait donc au pluriel, et traduire n'est autre chose qu'imaginer l'Autre et réfléchir sur la façon dont on construit cette image.

Finalement, ce livre est un outil incontournable pour le chercheur en histoire de la traduction qui y trouvera une des plus riches et complètes synthèses des théories, principes et méthodes de la nouvelle histoire, ainsi que des moyens de s'en servir en traductologie.

ALVARO FALEIROS

Universidade de São Paulo, Sao Paulo, Brésil

RÉFÉRENCES

- ADAMO, Sergia (2006) : *Microhistory of Translation*. In: Georges L. BASTIN et Paul BANDIA, dir. *Charting the Future of Translation History*. Ottawa: University of Ottawa Press, 81-100.
- ANZALDUA, Gloria, dir. (1990) : *Making Face, Making Soul. Creative and Critical Perspectives by Women of Color*. San Francisco: Aunt Lute Foundation Books.
- BACKMANN-MEDICK, Doris (2009) : Introduction: The Translation Turn. *Translation Studies*. 2(1):2-16.
- BANDIA, Paul (2009) : Cheik Anta Diop: Translation at the Service of History. In: Paul F. BANDIA et John MILTON, dir. *Agents of Translation*. Amsterdam/Philadelphie: John Benjamins, 209-227.
- BASTIN, Georges L. (2006) : Subjectivity and Rigour in Translation History: The Latin American Case. In: Georges L. BASTIN et Paul BANDIA, dir. *Charting the Future of Translation History*. Ottawa: University of Ottawa Press, 11-129.
- BASTIN, Georges L. (2010) : La Pertinencia de los estudios históricos sobre traducción en Hispanoamérica. *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*. 21(1):17-28.
- BIELSA, Esperança (2016) : *Cosmopolitanism and Translation. Investigations into the Experience of the Foreign*. Londres/New York: Routledge.
- GENZLER, Edwin (2017) : *Translation and Rewriting in the Age of Post-Translation Studies*. Londres/New York: Routledge.
- LACAPRA, Dominick (1985) : *History and Criticism*. Ithaca: Cornell University Press.
- MUNSLow, Alun (2013) : *Authoring the Past. Writing and Rethinking History*. Londres/New York: Routledge.
- RAFAEL, Vicente (2016) : *Motherless Tongues: The Insurgency of Language amid Wars of Translation*. Durham/Londres: Duke University Press.
- SPIVAK, Gayatri (1988) : Can the Subaltern Speak? In: Patrick WILLIAMS et Laura CHRISMAN, dir. *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory. A Reader*. Hertfordshire: Prentice Hall/Harvester Wheatsheaf, 66-111.

WHITE, Hayden (1987): *The Content of Form. Narrative Discourse and Historical Representation*. Baltimore/Londres: John Hopkins University Press.

NG, Eva N. S. (2018): *Common Law in an Uncommon Courtroom. Judicial interpreting in Hong Kong*. Amsterdam/Philadelphie: John Benjamins, 226 p.

Parmi les nombreuses formes que peut prendre l'interprétation, l'interprétation judiciaire occupe une place doublement critique. D'une part, dans un monde en transformation soumis à de grands bouleversements, les interprètes se heurtent à des difficultés et des situations, linguistiques notamment, inédites et problématiques; d'autre part, étant donné que la communication entre l'interprète, les parties et la justice – jury inclus –, censée se dérouler harmonieusement en salle d'audience, est soumise aux aléas de la traduction inter et intralinguistique causés par une connaissance limitée, faible ou insuffisante des langues et dialectes parlés durant un procès. Dans ces cas de figure, c'est la justice qui en pâtit, au détriment des prévenus ou accusés, dont le sort dépend parfois d'une interprétation correcte ou déformée de leurs propos, de ceux des témoins et du ou des juges.

De nombreuses études savantes ont été publiées sur la plupart de ces situations, courantes dans nombre de pays où s'entrechoquent, en salle d'audience, langues et dialectes locaux, avec, parfois, la concurrence d'une langue étrangère. En revanche, peu d'études portent de façon quasi exhaustive sur la situation particulière d'un État donné. Celle de Hong Kong suscite un intérêt croissant, surtout depuis le retrait du Royaume-Uni du territoire loué à la Chine en 1898 et retourné dans son giron en 1997. Les conditions singulières dans lesquelles se déroule l'interprétation judiciaire devant les tribunaux de Hong Kong, où la langue anglaise a longtemps dominé les débats, fait l'objet d'une analyse approfondie effectuée par une interprète chevronnée, enseignante à l'Université de Hong Kong, à qui l'on doit travaux et recherches portant sur l'interprétation judiciaire. Le titre d'un de ses articles, paru en 2016, donne le ton de l'ouvrage recensé: «Do they understand? English Trials Heard by Chinese Jurors in the Hong Kong Courtroom» (Ng 2016: 172-191).

On voit d'emblée où se nichent les difficultés et les problèmes affectant la bonne exécution du rôle d'intermédiaire (*conduit role*) de l'interprète: l'entrechoc des langues. L'ouvrage qui fait l'objet de la présente recension fait le tour de la question en dix chapitres, dont l'introduction et la conclusion, de longueur variable. Il est préfacé par Holly

Mikkelson, elle-même interprète émérite et enseignante, entre autres, en interprétation judiciaire, et comprend plusieurs listes de tableaux et schémas, outre une copieuse bibliographie (p. 191-203) et des annexes où les lecteurs trouveront des données, notamment sur l'emploi du chinois en cour (p. 205), la transcription verbatim d'échanges entre un juge et le porte-parole du jury (p. 211), etc. Un index des sujets traités (p. 221) complète l'ouvrage.

Ce qui distingue la monographie d'Eva Ng ne tient pas tant au fait que les procès se tenant à Hong Kong se déroulent en deux langues, l'anglais et le cantonais, situation de bilinguisme judiciaire plutôt fréquente à l'échelle mondiale; ce qui fait de cet ouvrage un cas exemplaire, c'est la mise au jour de la faiblesse de la connaissance, voire de la compréhension de ces langues, l'anglais en particulier, par les acteurs d'un procès civil ou pénal et les nombreux obstacles que doit franchir l'interprète. Le premier, qui n'est pas le moindre, réside dans le fait qu'à Hong Kong, la langue de la cour est l'anglais, alors que celle de la population est le cantonais, d'où le rôle crucial de l'interprétation. Aussi, devant cette dichotomie, le rôle d'intermédiaire de l'interprète, souvent la seule personne bilingue dans la salle d'audience, est-il compliqué, jalonné d'embûches lors de la traduction en consécutive (anglais-cantonais/cantonais-anglais) ou en simultanée par «chuchotage», au risque de priver les personnes unilingues du bénéfice de la communication. Un rapport de force linguistique inévitable en découle au rythme de la procédure selon la composition de la cour, des parties et des avocats, du jury et des témoins et, pour finir, de l'auditoire.

Or les enjeux d'un procès, au pénal tout particulièrement, sont critiques: selon le lieu où il se tient et la nature des faits reprochés dans la *lex fori*, l'accusé pourrait encourir la peine capitale. Voyons comment ces chapitres détaillent tour à tour le pourquoi et le comment de l'interprétation judiciaire dans ce contexte particulier pour mieux en comprendre les enjeux et tenter d'y apporter des réponses.

Les données

Le premier chapitre est une introduction à la recherche effectuée, ses tenants et aboutissants, et présente les données transcrites verbatim collectées et analysées par Eva Ng. Il s'agit d'enregistrements des audiences tenues dans les neuf affaires que l'auteure a retenues pour son étude selon le découpage entre les trois instances visées. Les copieuses données recueillies et traitées par l'auteure procèdent de neuf affaires pénales jugées par trois juridictions (p. 6): la *Magistrate's Court* (3 causes), tribunal compétent en matière d'infractions et délits passibles de peines de 3 ans